

II^e ÉPOQUE : RENAISSANCE

(Du milieu du xv^e siècle jusqu'au milieu du xvii^e.)

Le développement rapide que prirent les études littéraires, vers le milieu de xv^e siècle, et qu'on appelle la *Renaissance*, fut amené par trois causes principales : la *découverte de l'imprimerie* (1448), qui multiplia les livres; la *révolution religieuse*, qui tourna les esprits vers l'étude de l'Écriture sainte, dans le texte original; *l'influence des savants byzantins*, qui de l'Italie, où ils s'étaient réfugiés après la chute de Constantinople (1453) et où ils enseignèrent la langue grecque, se fit sentir jusqu'en France à la faveur de nos relations avec la Péninsule sous Charles VIII, Louis XII et François I^{er}. Les doctes ouvrages qui nous vinrent de ce pays contribuèrent beaucoup à épurer et à former notre langue.

La généreuse sollicitude du dernier de ces monarques pour les savants et les artistes, et la fondation (1531) du collège des trois langues : *hébreu, grec et latin*, lui ont mérité le titre de *père des lettres*.

POÉSIE

Deux écoles poétiques se partagent la Renaissance : l'*école de Marot* et celle de *Ronsard*. La première, qui se rattache à Villon, concentre en elle tous les charmes de notre vieille langue française : naturel, abandon, finesse, malice gauloise; la seconde s'inspire de l'antiquité pour y prendre la force des pensées, l'énergie et la précision du style; mais elle « brouille tout » par son imitation trop servile et ses emprunts de termes faits à tous les idiomes.

A cette tentative de réforme se joint l'influence de l'Italie et de l'Espagne, qui nous communiquent leurs raffinements

d'idées et leurs préciosités de langage. Une réaction devient nécessaire. Malherbe la commencera.

PRINCIPAUX POÈTES DE LA RENAISSANCE

Olivier Basselin (milieu du xv^e siècle), né à Vire, en Normandie, a laissé des chansons à boire : les *Vaux* (val ou vallon) de Vire, appelés depuis, par corruption, *vaudevilles*. — Ces poésies sont écrites dans le style barbare de l'époque et se ressentent de la grossièreté de l'auteur.

Jean de la Chesnaye (fin du xv^e siècle), composa, sur l'indication de Louis XII, la moralité : *le Banquet*, attaqué par Lagoutte, Lacolique, L'indigestion et mis à mort par Ladiète.

Pierre Gringoire (1480-1547), né en Lorraine, est auteur de pièces bouffonnes et satiriques : les *Abus du monde*, les *Fantaisies du monde qui règne*; le *Vieux monde*, satire contre tous les ordres de l'État; d'un *Mystère de saint Louis*, qui retrace les principaux faits de la vie du héros, et d'une trilogie, composée d'une sottie, d'une moralité et d'une farce : *Jeu du prince des sots*, *l'Homme obstiné*, *Dire et faire*. Dans ces deux premières pièces, il défend la politique de Louis XII contre le pape Jules II, que rien ne peut désarmer, ni les plaintes de « peuple italique » et de « peuple françois », ni « pugnition divine ».

Mellin de Saint-Gelais (1491-1558), originaire d'Angoulême, excella dans l'*épigramme* et dans le *sonnet*, qu'il avait importé d'Italie.

Marguerite de Navarre (1492-1549), sœur de François I^{er}, naquit à Angoulême. Cette reine de Navarre cultiva les lettres et protégea les écrivains; mais elle ternit sa gloire par la publication de *contes*, imités de Boccace, trop souvent licencieux.

MAROT (1495-1554).

Clément Marot naquit à Cahors. Il fut, comme son père, attaché à la cour de François I^{er} en qualité de page, et en devint le poète favori. Protégé par Marguerite de Navarre, sa vie aurait pu couler douce et tranquille; mais son in conduite et ses liaisons avec les calvinistes le firent chasser de la

cour, emprisonner et même exiler. Il mourut à Turin, dans un état voisin de la misère.

Œuvres. — Marot a traduit des *Psaumes* en français pour les églises protestantes, et composé des *contes*, des *élégies*, des *rondeaux*, des *ballades*, des *épigrammes*, des *épîtres familières* (*Épître à Lyon Jamet*, *Recours en grâce*, *Requête au roi*), des *fables* (*le Lion et le Rat*), des *satires*, dont une, *l'Enfer*, est dirigée contre les juges et le Châtelet, où l'on retrouve tous les charmes de notre vieille poésie : vivacité, hardiesse, abandon, finesse enjouée, verve satirique.

Appréciation. — Marot résume en lui toutes les qualités de ses prédécesseurs, mais il n'y ajoute rien; il ne montre, « pour rimer, » aucun chemin nouveau. Son génie fut incapable des grands sujets; aussi est-il faible et froid dans les genres sérieux, et manque-t-il de chaleur et d'élévation pour exprimer le sublime de la passion. Ce n'est que dans l'épître, la satire, l'épigramme, que son esprit se meut à l'aise et s'abandonne librement à son « élégant badinage ». — Sa traduction des *Psaumes*, accueillie avec enthousiasme sans le mériter, et censurée par la Sorbonne, n'a aucune des qualités qui font la beauté et le charme de l'original.

Parmi ses disciples, on remarque Marguerite de Navarre et Mellin de Saint-Gelais.

Jean Daurat (1510-1548), né à Limoges, poète du roi Charles IX, professeur au collège de France, se distingua dans la poésie grecque et latine. Il a laissé des *épigrammes*, des *odes*, des *églogues*. — Ses poésies manquent, pour la plupart, de force, de délicatesse, de pureté. Tout son mérite est dans l'influence qu'il exerça sur ses contemporains comme helléniste et comme membre fondateur de la *Pléiade*.

Pontus de Thyard (1521-1605), originaire du Mâconnais, a laissé des *stances*, des *chansons*, des *épigrammes* en un style souvent inintelligible.

RONSARD (1524-1585).

Pierre de Ronsard, né près de Vendôme, fut successivement attaché comme page à la personne du duc d'Orléans, fils de François I^{er}, puis à celle de Jacques V, roi d'Écosse. Il jouis-

sait dès lors d'une juste réputation de savoir; mais, atteint, à dix-huit ans, d'une surdité qui ne lui permettait pas de fréquenter les cours, il rentra au collège de Coqueret, à Paris, et se livra pendant cinq ans à l'étude des lettres, sous la conduite du savant Daurat. Admirateur enthousiaste des littératures anciennes, il conçut, avec ses amis de la *Pléiade*¹: Jean Daurat, Remy Belleau, du Bellay, Baif, Jodelle, Pontus de Thyard, Amadis Jamyn, le projet de régénérer la langue française au moyen du grec et du latin.

Œuvres. — Ronsard composa des *odes*, imitées de Théocrite, des *satires*, des *sonnets*, des *hymnes*, des *épigrammes*, des *élégies*, des *épîtres* et la *Franciade*, poème épique inachevé, dont il a dit :

Si le roy Charles eût vécu,
J'eusse achevé ce long ouvrage:
Si tost que la mort l'eut vaincu,
Sa mort me vainquit le courage.

Appréciation. — Comblé d'honneurs et de riches bénéfices par les rois Henri II, François II, Charles IX et Henri III, adoré de son siècle, tourné en ridicule par Rabelais, critiqué par Malherbe, calomnié par Boileau, Ronsard, dit Sainte-Beuve, « eut le malheur d'être venu trop tôt et le tort d'avoir marché trop vite; » il rompit trop violemment avec les mœurs et les sentiments des modernes, et tomba dans l'érudition pédantesque; sa muse, en français, parla *grec et latin*; en un mot, il copia servilement au lieu d'imiter; mais il eut du moins la gloire d'introduire chez nous toutes les formes de la poésie antique, et d'indiquer à ses successeurs les sources fécondes d'inspiration qu'elle renferme.

Le *roi de la Pléiade*, Ronsard, était véritablement poète; sa méthode seule est mauvaise. « Quand il peut oublier un instant son rôle d'imitateur et dépouiller le costume grec et romain pour se montrer dans son naturel, il lui arrive d'être charmant, plein de délicatesse et de grâce. » C'est notre premier lyrique.

Joachim du Bellay (1524-1560), né près d'Angers, composa

¹ Nom donné à un groupe d'écrivains d'une même époque et de la même école.

de nombreux *sonnets* et le *Poète courtisan*, poème plein de malice et d'élégance.

Remy Belleau (1528-1577), né à Nogent-le-Rotrou, a traduit en vers les *Odes* d'Anacréon, et composé des *Bergeries*, mêlées de prose et de vers, fort estimées de son temps, mais parfois licencieuses. — Il jouait dans les pièces de son ami Jodelle.

Étienne Jodelle (1532-1573), né dans la Brie, essaya de ressusciter le théâtre antique. — Sa *Cléopâtre*, jouée en 1552, devant la cour, est la première en date de toutes les tragédies françaises imitées du grec. Cette tragédie, celle de *Didon*, ainsi que sa comédie d'*Eugène*, quoique médiocres, eurent le plus grand succès et valurent à leur auteur le titre de premier créateur de notre théâtre classique.

Antoine de Baïf (1532-1590) naquit à Venise de parents français. Savant helléniste, il voulut introduire dans les vers français la forme métrique des anciens, et tenta de changer l'orthographe. Ses œuvres se composent de *fables*, d'*églogues*, d'un recueil de pièces de théâtre, intitulées : *Mimes et Proverbes*, et d'une traduction de l'*Antigone* de Sophocle. — Il fut l'un des écrivains les plus féconds de son siècle, mais sa langue manque d'élégance et de pureté.

Vauquelin de la Fresnaye (1534-1606), né en Normandie, est l'un des meilleurs poètes de son temps. Il a laissé des *idylles*, des *satires* et un *Art poétique*, « dont la lecture aurait pu empêcher Boileau de commettre plusieurs erreurs sur l'histoire de notre littérature et sur l'emploi du merveilleux chrétien. »

Amadis Jamyn (1538-1585), né en Champagne, secrétaire de Charles IX, a composé des *sonnets*, des *épîtres* et des *satires sur les mœurs*. « Nombre de ses poésies sentent la licence et la corruption raffinée de son époque. C'est un des poètes de l'école savante de la Pléiade qui ont le style le plus naturel, le plus coulant, le plus naïf et le plus élégant. » (GODEFROY).

Garnier Robert (1545-1610), né dans le Maine, éclipsa Jodelle, tout en marchant sur ses traces. Ses tragédies : la *Troade*, *Antigone*, *Bradamante*, tragi-comédie, imitée de l'Arioste; les *Juives* (siège de Jérusalem par Nabuchodonosor), eurent du

succès malgré leurs nombreux défauts. Cependant « il a eu le mérite d'introduire au théâtre la gravité et la solennité du style ».

(GODEFROY.)

Philippe Desportes (1546-1606), né à Chartres, fut quelquefois heureux dans l'imitation des Italiens, de l'Arioste entre autres. On a de lui des *sonnets*, des *chansons*, des *psaumes de David* mis en vers, et des imitations de quelques chants du *Roland furieux*. — Sa poésie est correcte, gracieuse, élégante, mais affectée.

Agrippa d'Aubigné (1550-1630), naquit en Saintonge. Ce fougueux calviniste, surnommé le Juvénal du XVII^e siècle, a laissé : en prose, des *Mémoires*, une *Histoire universelle* de 1550 à 1601; en vers, les *Tragiques*, poème étrange qui tient tout ensemble de la satire, du drame et de l'épopée.

Jean Bertaut (1552-1611), originaire de Caen, imita Ronsard, mais fut plus naturel, plus correct, ce qui a fait dire à Boileau :

Ce poète orgueilleux (Ronsard), trébuché de si haut,
Rendit plus retenus Desportes et Bertaut.

Il a composé des *stances*, des *traductions de psaumes*, un *Discours funèbre*, en vers, sur l'assassinat d'Henri III, et un *Éloge de saint Louis*. — Sa poésie manque de verve et de chaleur, malgré des qualités très estimables.

PROSE

La prose, dont l'allure avait été rendue plus animée, plus gracieuse, plus claire, par nos vieux chroniqueurs, est cependant encore incertaine et flottante; elle varie du Nord au Midi, d'une province à l'autre; elle souffre surtout de l'invasion des mots italiens et des mots antiques affublés d'une terminaison française : chaque écrivain a ses tours, ses idiomes, sa langue à part.

Notre langue ne se fixera et n'acquerra sa forme définitive qu'au XVII^e siècle. Mais déjà se révèle le génie qui lui est propre, c'est-à-dire une aptitude particulière à représenter d'une manière plus nette, plus brève, plus saisissante, plus facile à retenir, toutes les impressions esthétiques ou morales. Désormais la France a des écrivains français. (Passim.)

PRINCIPAUX PROSATEURS DE LA RENAISSANCE

Raulin Jean (1443-1514), né à Toulouse, recteur du collège de Navarre à Paris, est un des meilleurs prédicateurs de son époque. Il a laissé des *Sermons*, des *Lettres* et un *Commentaire* sur les ouvrages philosophiques d'Aristote.

RABELAIS (1483-1553).

François Rabelais, né à Chinon, fit ses études dans un couvent d'Angers, entra chez les cordeliers de Fontenay-le-Comte et y reçut la prêtrise, sans vocation. Il se lia d'amitié avec Marot et Calvin, et quitta bientôt le cloître et le froc pour aller étudier la médecine à Montpellier. Il fut successivement professeur de médecine, secrétaire d'ambassade, et, après absolution du pape Paul III, curé de Meudon (1551-1553), près Paris, où il mourut, dans les meilleurs sentiments selon les uns, en sceptique selon d'autres. Les habitudes grossières qu'il avait contractées dans le cabaret de son père ont déshonoré sa vie; ses plaisanteries sarcastiques et graveleuses déparent ses ouvrages.

Œuvres. — Rabelais a laissé des traductions de quelques livres d'*Hippocrate* et de *Galien*, une *Topographie de Rome ancienne*, des lettres latines et françaises, et les *Faits et dictz du géant Gargantua et de son fils Pantagruel*, son ouvrage le plus célèbre.

Le *Gargantua et Pantagruel* est un roman allégorique et satirique dirigé contre la société française du xvi^e siècle et surtout contre l'autorité politique et religieuse, qu'il couvre de ridicule. Ainsi la royauté est mise en scène sous les noms de *Grand-Gousier*, de son fils *Gargantua* et de son petit-fils *Pantagruel*. Le premier de ces géants, l'idéal d'un roi sage, est peut-être Louis XII; le second, François I^{er}; le troisième, Henri II; *Bridoye* personnifie la justice; *Grippeminaud*, la chicane; *Jobelin*, la mauvaise éducation; *Jean des Entommeures*, la vie monastique; *Rondibilis*, la médecine; *Panurge*, le compagnon de *Pantagruel*, l'astuce: pour ne pas payer le

mouton qu'il a acheté, *Panurge* fait noyer le berger *Dinde-naut* et tout son troupeau. La Sorbonne et la scolastique, avec leurs méthodes surannées, n'y sont pas épargnées.

Appréciation. — Rabelais ne manquait ni d'érudition ni d'esprit. Ses idées sur l'éducation et son style sont remarquables; mais rien ne l'excuse d'avoir semé dans ses ouvrages l'irrégion et l'obscénité. Voici du reste le jugement de La Bruyère: « Où Rabelais est mauvais, il passe bien loin au delà du pire: c'est le charme de la canaille; où il est bon, il va jusqu'à l'exquis et à l'excellent; il peut être le mets des plus délicats. » (*Des Ouvrages de l'esprit.*)

Blaise de Montluc (1502-1577), né à Montluc, Guyenne, servit avec distinction sous les règnes de François I^{er}, Henri II et François II; il prit une part glorieuse aux expéditions d'Italie et devint lieutenant général de la Guyenne (1564). — Dans ses *Commentaires*, véritables mémoires de sa vie militaire, où il raconte ses terribles représailles contre les protestants, on trouve des harangues qui sont des modèles d'éloquence militaire.

Michel de l'Hôpital (1505-1573), né à Aigueperse, Auvergne, fut chancelier de France sous François II et Charles IX. Ce rigide magistrat, que Brantôme compare à Caton le censeur, a laissé des *Poésies latines*, des *Harangues* et un *Traité sur la réformation de la justice*, caractérisés par la force de l'expression, la justesse et l'élévation de la pensée. — Quoiqu'il fût catholique, il manqua de périr lors du massacre de la Saint-Barthélemy, dans sa campagne de Vignai, près d'Étampes, où il vivait retiré depuis 1568.

Jean Calvin (1509-1574), né à Noyon, se destinait à l'état ecclésiastique; mais, au lieu de recevoir les saints ordres, il embrassa les principes de la Réforme et devint l'organisateur du protestantisme. — Cet impérieux sectaire, qui « excella, dit Bossuet, à parler et à écrire la langue de son pays », a laissé, sous le titre d'*Institution chrétienne*, un exposé de la doctrine des novateurs et des *Commentaires* sur l'Écriture sainte. Son style est remarquable par la précision, la véhémence et l'énergie.

Bernard Palissy (1510-1588), né en Périgord, potier célèbre, auteur de traités remarquables, par le style et la science, sur *la Nature des Eaux et Fontaines, des Métaux, des Terres, des Émaux*.

AMYOT (1513-1593).

Jacques Amyot, né à Melun, fut, dans sa jeunesse, réduit à servir comme domestique au collège de Navarre. Il s'y instruisit à la dérobée, termina ses études au Collège de France, entra dans les ordres, enseigna le grec à l'université de Bourges, devint précepteur des fils d'Henri II, grand aumônier de Charles IX, et mourut évêque d'Auxerre, aussi pauvre qu'à sa naissance.

Œuvres. — Amyot s'est fait un nom dans les Lettres par ses traductions des *romans* d'Héliodore et de Longus, des *Histoires* de Diodore de Sicile, et surtout des *Vies des Hommes illustres grecs et romains, comparés l'un à l'autre*, par Plutarque, où l'on trouve tout ce que la langue française, au xv^e siècle, avait de plus heureux dans les mots et les tournures.

Théodore de Bèze (1519-1605), né en Bourgogne, disciple de Calvin, fut un controversiste habile, mais violent. On l'accuse d'avoir excité la guerre civile en France. — Dans son *Histoire des Églises réformées*, qui a de sérieuses qualités de fond et de forme, il a raconté les divers incidents du fameux colloque de Poissy.

Le Loyal Serviteur, nom donné à l'auteur anonyme des *Mémoires du Chevalier sans peur et sans reproche* (1527). Cet ouvrage, l'un des plus intéressants que nous ait laissés le xv^e siècle, est remarquable par l'exactitude des faits, et par la naïveté, la précision et la clarté du style.

DU BELLAY (1524-1560).

Joachim du Bellay (voy. ci-dessus, p. 39), est l'auteur du manifeste de la Pléiade intitulé : *Défense et illustration de la langue française*.

Dans cet écrit, remarquable par le style et par le sujet, du

Bellay commence par réhabiliter la langue française. « Si le français, dit-il, est plus pauvre que le grec et le latin, ce n'est pas à son impuissance qu'il faut l'imputer, mais à l'ignorance de nos devanciers... » Puis il stimule les efforts de ses contemporains : « Qu'on ne perde pas courage, les langues anciennes n'ont pas toujours été ce qu'on les vit du temps de Démosthène et de Cicéron. Faisons comme les Romains, ils ont su enrichir leur langue en imitant les meilleurs auteurs grecs; imitons de même les Grecs et les Latins... Que Marot plaise aux uns parce qu'il est facile et qu'il ne s'éloigne pas de la commune manière de parler, de telles superstitions ne m'empêchent point d'estimer notre poésie française capable de quelque plus haut et meilleur style que celui dont nous nous sommes si longtemps contentés... » — Malheureusement l'imitation dépassa les bornes du bon goût, et notre langue, si originale, si vive, si gracieuse, fut appauvrie, mutilée, dénaturée.

Pierre de Bourdeille de Brantôme (1527-1614) naquit en Périgord. Ce célèbre historien et gentilhomme de la cour de Charles IX a écrit la *Vie des hommes illustres et grands capitaines français*, la *Vie des grands capitaines étrangers*, etc. — Brantôme ne manquait pas de talent, mais il était par trop indifférent pour le bien et pour le mal; il n'avait de blâme que pour ceux qui froissaient son orgueil et ses intérêts.

Étienne de la Boétie (1530-1563), né à Sarlat, conseiller au parlement de Bordeaux, fut un traducteur et un écrivain de mérite. Il est auteur du discours intitulé : *De la servitude volontaire*, qui lui valut l'estime et l'amitié de Montaigne.

MONTAIGNE (1533-1592).

Michel de Montaigne, né au château de Montaigne, dans le Périgord, fut élevé par son père « en toute douceur et liberté, sans rigueur ni contrainte »; il apprit les langues anciennes en se jouant, fit son cours de droit et devint conseiller au parlement de Bordeaux, vers 1554, où il eut pour collègue Étienne de la Boétie, son ami de cœur. Il se démit bientôt de ses fonctions pour se ménager « de studieux loisirs » et pour voyager, car il voulait vivre « non selon les affaires, mais selon lui ».

Dès lors il ne s'occupa plus que de philosophie et composa ses *Essais* (1595).

Essais.

Le livre des *Essais*, divisé arbitrairement en trois livres et en cent sept chapitres, est un vaste répertoire de souvenirs et de réflexions. Il contient de l'histoire, de la littérature, de la pédagogie, de la politique, le tout noté au hasard sans plan ni méthode. C'est l'œuvre d'un esprit capricieux et versatile. Cependant Montaigne a un but : *peindre la nature humaine*, tout en ayant l'air de ne peindre que lui-même. « C'est icy, dit-il dans son *Avertissement*, un livre de bonne foy... Je l'ay voué à la commodité particulière de mes parents et amis; à ce que, m'ayant perdu, ils puissent retrouver quelques traits de mes conditions et humeurs... Je veux qu'on m'y voye en ma façon simple, naturelle et ordinaire, sans étude et artifice, *car c'est moi que je peinds.* »

Il nous y apprend qu'il n'est ni menteur, ni avare, ni défiant, ni dissimulé, ni soupçonneux, ni fanatique, ni cruel; mais qu'il aime les plaisirs, les distractions, les voyages, qui « ne blessent que par la dépense »; que la louange « lui fait toujours plaisir de qui et pourquoy elle vienne », qu'il ne cherche qu'à « s'anonchalir, » qu'il n'est rien « pourquoy il se veuille rompre la teste, pas même pour la science, de quelque grand prix qu'elle soit »; qu'il s'inquiète moins « d'avoir des opinions vigoureuses et doctes, que de les avoir aisées et commodés à la vie »; qu'il n'aime pas le collège, cette « geôle de jeunesse captive », d'où l'écolier revient, après quinze ou seize ans, plus sot et plus présomptueux qu'il n'était parti de la maison »; qu'il n'a « jamais vu d'autre effet aux verges, sinon de rendre les âmes plus lâches ou plus malicieusement opiniâtres, que « sçavoir par cœur n'est pas sçavoir, et cependant nous ne travaillons qu'à remplir la mémoire, et laissons l'entendement et la conscience vides »; qu'il faut former à la fois tout l'homme, l'âme et le corps; « endurcir l'enfant à la sueur et au froid, au vent et au soleil, luy oster toute mollesse et délicatesse au vestir et au coucher, au manger et boire; que ce ne soit pas un beau garçon et dameret, mais un garçon fort et vigoureux, etc. ».

Appréciation. — Ces quelques citations suffisent à montrer les qualités et les défauts du caractère de Montaigne, « si ondoyant et divers, » en qui l'on trouve bon sens, franchise, modération, égoïsme, vanité, nonchalance, etc. Et, comme il est un échantillon de l'espèce, nous avons du même coup la peinture de « l'humaine condition ».

On lui reproche justement des expressions trop libres, des principes trop faciles en morale, des opinions trop hardies en religion, et même un peu de scepticisme, — témoin sa maxime : « Que sçay-je? » Mais son incrédulité n'a rien d'absolu; c'est simplement le doute qu'excite par moments, dans un esprit de « bonne foy », la considération de la faiblesse humaine et la contradiction des jugements. Il respecta toujours les croyances religieuses, et sa mort fut chrétienne. « Je me contredis bien à l'aventure, a-t-il dit; mais la vérité, je ne la contredis point... Ainsi me suis-je, par la grâce de Dieu, conservé entier, sans agitation et sans trouble de conscience, aux anciennes créances de ma religion. » La meilleure partie de son livre est celle qui traite de l'éducation.

Son style laisse à désirer sous le rapport de la pureté, de la précision, de la noblesse; mais il est simple, naturel, original, tout émaillé d'images et d'allégories. « Montaigne n'a point de supérieurs dans l'art de peindre par la parole. » (VILLEMAIN.)

CHOIX. — *De l'Institution des enfants* (liv. I, chap. xxv); *Affection des pères aux enfants*; *l'Amitié* (liv. I); *De l'utile et de l'honneste* (liv. III).

Olivier de Serres (1567-1619), né dans le Vivarais, agronome célèbre, auteur du *Théâtre d'agriculture et ménage des champs*.

Saint François de Sales (1567-1622), né près d'Annecy, fit ses études à Paris et son cours de droit à Padoue. Devenu évêque de Genève, il se fit chérir des calvinistes comme des catholiques par ses aimables vertus, et se distingua par ses écrits et ses prédications. Il nous a laissé de nombreux ouvrages de piété : *l'Introduction à la vie dévote*, un *Traité de l'amour de Dieu*, des *Sermons*, des *lettres spirituelles*, etc.

« Dans ces ouvrages, fruits d'une imagination brillante et suave, pleins d'images douces et riantes, empruntées pour la

plupart aux champs, aux spectacles de la nature, François de Sales captive les esprits, gagne les cœurs, fait aimer la religion, qu'il rend accessible à toutes les bonnes volontés, et sème de fleurs le chemin qui mène à la perfection. » (D'ARSAC.)

Satire Ménippée (1594).

Sujet. — La *Satire Ménippée* est un pamphlet politique en faveur d'Henri IV. Cet ouvrage, mêlé de prose et de vers, à l'imitation des satires du poète grec *Ménippe*, parodie les *états de la Ligue*, convoqués à Paris, le 10 février 1593, pour élire un roi, et fait dévoiler par les ligueurs eux-mêmes ce qu'ils auraient le plus d'intérêt à passer sous silence.

Les auteurs, au nombre de sept, sont: *Pierre Pithou*, savant magistrat de Troyes; *Pierre Leroy*, chanoine de Rouen; *Nicolas Rapin*, avocat au parlement de Paris; *Florent Chrestien*, précepteur d'Henri IV; *Jean Passerat*, professeur au Collège de France; *Gilbert Durand*, avocat, et *Jacques Gillot*, conseiller au parlement de Paris.

Résumé. — La *Satire Ménippée* se divise en deux parties :

1° *La vente du catholicon d'Espagne et de Lorraine.* En attendant l'arrivée des députés, deux charlatans, l'un espagnol, l'autre lorrain, s'installent dans la cour du Louvre et débitent leur catholicon, espèce de drogue merveilleuse avec laquelle on peut être, en sûreté de conscience, déloyal, traître, assassin, etc.— D'où l'on peut inférer que les partis de Mayenne et de Philippe II exploitaient la religion pour servir leurs intérêts particuliers. (Ce prologue est de Pierre Leroy.)

2° *La séance d'ouverture des états de la Ligue.* On y voit paraître les députés des trois ordres, ainsi que les agents de l'Espagne, de l'Italie et de la Lorraine, qui prennent successivement la parole et dévoilent, comme malgré eux, les intentions perfides de Philippe II et les vues ambitieuses du duc de Guise. La séance se termine par la harangue de d'Aubray, orateur du *tiers état*. Ce vrai patriote réfute tous les sophismes de ses adversaires et démasque leur hypocrisie. (Cette harangue est de Pierre Pithou.)

Appréciation. — « La *Ménippée* n'abattit pas la Ligue, elle la trouva par terre; mais elle l'ensevelit dans le ridicule. Ce

fut bien véritablement une œuvre de parti, pleine de la partialité, de l'injustice d'appréciation qui accompagne de pareilles œuvres; mais ce fut l'œuvre d'un parti sensé, national, appelé au pouvoir par toutes les nécessités des temps modernes. La *Ménippée* coupa en deux la pensée de la Ligue, n'en comprit pas l'inspiration fondamentale, et ne s'attacha qu'à ses accessoires ridicules ou odieux. Il y avait quelque chose de grand et de respectable dans l'insurrection d'un peuple qui s'unissait par serment pour maintenir l'unité de croyance, à la fin d'une époque où la foi religieuse avait été le seul lien de la civilisation. Mais à cette noble idée s'était joint un impur alliage d'intérêts et d'ambitions personnels. Les Guise et Philippe II se servaient de l'enthousiasme populaire comme d'un instrument de domination. La *Satire Ménippée* ne vit que ce qui frappe le plus les contemporains, les vices et les petitesse des hommes; elle déchira, sans l'apercevoir, l'idée qui leur servait de drapeau; elle fut le dernier coup porté par l'esprit moderne, par l'esprit *politique*, à l'esprit du moyen âge, qu'elle méconnut et défigura. » (DEMOGEOT.)

PASSAGES REMARQUABLES. — Les charlatans, la procession de la Ligue, la harangue de d'Aubray.

LE THÉÂTRE AVANT LE XVII^e SIÈCLE

Moyen âge. — Le *drame*, au moyen âge, ne fut d'abord qu'une extension des cérémonies du culte. On représentait dans les églises les *Mystères* de la religion, ou les *Miracles* des saints qui faisaient l'objet de l'office du jour.

Les *Mystères* traduisaient, par des personnages, les scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament. Le plus ancien, le *drame des Vierges folles et des Vierges sages*, est du XI^e siècle; le *Mystère d'Adam* et celui de la *Résurrection du Sauveur* sont du XII^e siècle.

Les *Miracles* ou *Jeux* étaient la mise en action de la vie et des légendes des saints. Citons entre autres: le *Miracle de Théophile*, de Rutebeuf, et le *Jeu de saint Nicolas*, de Jean Bodel.

Ces drames, suivis de sermons et dont les *prêtres* étaient les principaux auteurs, restèrent le monopole de l'Église, jus-

qu'au jour où, à cause de graves abus et de l'usage de la langue romane, ils cessèrent de faire partie de l'office divin (fin du xiv^e siècle).

Alors se forma la société laïque des *Confrères de la Passion*, qui obtint du roi Charles VI (1402) le privilège exclusif de jouer les *Mystères* sur les places publiques. Les sujets qui parurent avec le plus de succès sur leurs théâtres à trois étages (ciel, terre, enfer), sont les *Mystères de la Nativité*, de la *Passion* et de la *Résurrection* (xv^e siècle). Ces représentations offraient plusieurs centaines de personnages et duraient parfois deux, trois, quatre semaines consécutives.

À côté des Confréries de la Passion, existaient deux autres sociétés rivales : les Clercs de la Basoche et les Enfants Sans-Souci.

Les *Clercs de la Basoche*, ou clercs du Palais (*basilica*), dont l'origine remonte à Philippe le Bel, jouaient des moralités et des farces.

Les *moralités* étaient de petites pièces allégoriques contenant des enseignements utiles. Les plus remarquables sont : l'*Histoire du mauvais riche*, l'*Enfant prodigue*, *Bien avisé et Mal avisé*, et la *Condamnation de Banquet*, qui produit toutes sortes de maladies.

Les *farces* étaient des pièces satiriques et bouffonnes, qui s'attaquaient de préférence aux femmes, aux moines, aux gens d'armes et de justice. Elles furent interdites en 1540, « sous peine de la hart. » La meilleure est la farce de *Maître Patelin* (xv^e siècle), attribuée à un ecclésiastique de Poitiers, Pierre Blanchet. — Patelin est un pauvre avocat sans cause. Pour se procurer des vêtements, il leurre un riche drapier, qui lui vend à crédit. Tandis que l'avocat se promet de ne jamais payer, le drapier s'applaudit d'avoir surfait sa marchandise. Ce même drapier a un berger, Agnelet, qui lui vole ses moutons. Accusé par son maître, le berger s'adresse à M^e Patelin et le prend pour défenseur. L'avocat lui conseille de contrefaire l'idiot devant ses juges et de ne répondre à toutes leurs questions que par le cri de ses bêtes : *Bé!* Il est acquitté. Mais le piquant de l'histoire est que, pour ses honoraires, le malheureux avocat ne peut arracher autre chose de son client que des bélements prolongés!...

Les *Enfants Sans-Souci*, jeunes Parisiens pour la plupart, réunis en société dramatique avec l'autorisation de Charles VI, et dont le chef portait le titre de *Prince des sots*, exploitèrent de préférence la *sotie* (de sot, au sens de fou), genre dans lequel dominait la satire politique. Citons de ce théâtre, — où est née la comédie en France, — les pièces de Villon, de Gringoire et de Clément Marot.

Renaissance. — Au xvi^e siècle, l'hérésie se répandant en France, une ordonnance d'Henri II (1548) défendit aux *Confrères de la Passion*, « gens non lettrez qui ajoutent aux Actes des Apôtres des choses apocryphes, » de jouer autre chose que des sujets *profanes et honnêtes*, et prescrivit les représentations des deux autres sociétés. Le public les avait déjà condamnées en les délaissant; il leur préférait les pièces savantes de la Pléiade : le *Plutus* d'Aristophane, traduit par Gonsard; l'*Antigone* de Sophocle, traduit par Ant. de Baïf; la *Cléopâtre* de Jodelle, imitée des anciens, etc., toutes dépourvues qu'elles étaient de dignité et de bon goût, — ce qui a fait dire à Racine, dans son *Éloge* de Pierre Corneille : « En quel état se trouvait la scène française lorsqu'il commença à travailler! Quel désordre! quelle irrégularité! Nul goût, nulle connaissance des véritables beautés du théâtre. Les acteurs aussi ignorants que les spectateurs; la plupart des sujets extravagants et dénués de vraisemblance; la diction encore plus vicieuse que l'action...; en un mot, toutes les règles de l'art, celles mêmes de l'honnêteté et de la bienséance, partout violées... »

La *Sophonisbe* de Mairet, le *Saül* de Duryer, et le *Venceslas* de Rotrou, furent plus conformes aux règles du théâtre antique. Mais il était réservé au grand Corneille de trouver le premier, parmi nous, le véritable but de l'art dramatique, de montrer par des préceptes, et plus encore par des exemples, comment il fallait développer un sujet, le partager, en lier les parties, les combiner, les graduer, selon l'intérêt et le point de vue de la pièce; comment il fallait séparer les actes sans les isoler, amener et remplir les scènes, dessiner les caractères, peindre les mœurs dans les actions et dans les discours.